

On va jardiner le monde

Le 25 novembre 2025, j'ai posté sur Facebook cette phrase : « On va jardiner le monde ».

Ce n'est ni un slogan, ni une formule jetée en l'air. C'est une conviction profonde, mûrie durant plus de vingt ans de pratique et de réflexion.

Pendant mon parcours, la philosophie de Masanobu Fukuoka m'a touché par sa solidité et son sens profond. À tel point que j'ai passé les quinze dernières années à expérimenter son approche dans une centaine de lieux, du niveau de la mer à 1300 mètres d'altitude, dans des sols et des climats variés, principalement en Suisse, en France et au Portugal.

De toutes ces années d'expérimentation de terrain, un fait simple s'est imposé à moi : obtenir de la nourriture est une anecdote. Le vrai travail, c'est de soutenir cette production, la récolter, la transporter, et la faire circuler pour tout un chacun.

Lorsqu'on imite les schémas présents dans le cycle entier d'une forêt, plutôt que le « schéma de pensée » des machines, l'abondance arrive de façon presque invasive. Mais c'est de la nourriture.

Le problème n'est pas la production. Les jardins de particuliers, les espaces verts d'entreprises, de villes et villages, c'est environ 95 % de plantes ornementales non comestibles.

Beaucoup de praticiens font des expériences similaires depuis des décennies, certains bien avant moi. Dès lors, si l'abondance est là, et elle est là, alors il faut des mains pour la prendre. Celles de toute la société civile, à la manière de chasseurs-cueilleurs modernes. C'est cette synthèse-là que je veux porter.

Ce que je propose est simple : établir avec les praticiens les plus expérimentés les principes élémentaires de l'horticulture, et se donner les moyens pour que la nourriture pousse partout là où nous vivons. Dans les jardins de particuliers ou d'entreprises, sur les toits plats, les façades, dans les parcs, à l'intérieur des bâtiments sous la forme de jardins d'hiver ou de serres tropicales, en lisière de forêts, et sur les terres agricoles repensées et reconnectées aux forêts par des haies, comme me l'a un jour suggéré l'ingénieur forestier Ernst Zürcher.

Ce n'est pas un retour en arrière. C'est une manière d'organiser et de valoriser intelligemment ce qui peut être produit sans forcer.

Ce n'est pas une utopie. La Chine a eu la même vision il y a dix ans, « la grande vision alimentaire ». Elle y répond par l'industrialisation forcée de tous les écosystèmes. Je propose l'inverse : laisser les principes élémentaires naturels faire le travail et impliquer toute la société civile. Une démarche civile et naturelle, face à une politique d'État industrielle. Le constat est commun, les chemins sont opposés.

Car avant d'être une marchandise, la nourriture était un lien. Sur l'échelle d'une journée de vingt-quatre heures représentant toute l'histoire d'Homo sapiens, la nourriture a été un lien social pendant vingt-trois heures et demie, une marchandise marginale pendant trente minutes, et une marchandise industrielle dominante pendant la dernière minute. Ce qu'on croit normal aujourd'hui est une anomalie historique de quelques décennies.

Maintenant il manque une chose : que nous décidions ensemble que c'est ce que nous voulons.

J'ai créé une page où vous trouverez un manifeste qui approfondit cette idée, et où peuvent se rassembler celles et ceux qui veulent en discuter sérieusement, partager leurs lieux, leurs compétences, ou simplement comprendre comment on peut commencer chez soi.

Si vous êtes curieux, rejoignez-moi ici → www.jardinerlemonde.org